

TÀPIES

“J’EN ARRIVE À PENSER QUE CEUX QUI SOUHAITENT IMPLANTER DE NOUVEAU LE CLASSICISME SONT PORTEURS D’UNE MALADIE, ET QU’ILS SONT EN TRAIN DE LA CONTAGIER. LE CLAIR-OBSCUR, LA PERSPECTIVE, LES CHOSES QUI SE MEUVENT EN UNE ESPÈCE DE DIORAMA, LES FIGURES COMME DES MARIONNETTES ACTIONNÉES PAR DES FILS D’OUTRE-MER, DIRIGÉES PAR UN ÊTRE SUPÉRIEUR : ÇA, C’EST UNE GUERRE CONTRE LA RÉALITÉ.”



NÚRIA ESCUR JOURNALISTE

Quand on se promène dans son atelier, en silence, et que l'on regarde les tableaux qui gisent sur le sol, on a l'impression que de ce cimetière d'art vont soudain sauter les signes, que les croix vont prendre vie et que chiffons et pots cirés vont entreprendre quelque rite satanique. Dans l'atelier d'Antoni Tàpies, les pas résonnent ; on dirait que la caméra cachée va faire sauter le dispositif d'un moment à l'autre et que les toiles, le caoutchouc mousse, le carton et le papier gris vont distribuer des coups de dent à droite et à gauche.

Il maintient cet air ombreux aux savates glacées et aux cheveux gris depuis qu'à l'âge de 18 ans, une tuberculose l'a obligé à être taciturne et à dévorer des romans russes et français du XIXe siècle. A 27 ans, il fait sa première exposition à Barcelone. Deux ans plus tard, commence l'avalanche qui alimentera le mythe de Tàpies : exposition à New York, prix de l'UNESCO, prix de la David Bright Foundation, du Carnegie Institute, Grand Prix du Président de la République Française, expositions d'anthologie à Hanovre, Vienne, Hambourg et Cologne... et c'est ainsi que, du hasard à la métaphore, Antoni Tàpies est devenu le peintre standard de la jeunesse progressiste catalane, alors que – entre déclarations anti-franquistes et campagnes anti-apartheid – il cultivait le mysticisme pictural.

Beaucoup ne l'ont pas compris. D'autres feignirent de le comprendre. Et finalement, Antoni Tàpies a voulu démontrer qu'il n'y a rien de plus proche du génie que la simplicité : lui, qui aime peindre en pyjama ou en caleçon, et philosopher parmi les palmiers et les iris latifoliés de sa petite terrasse, sait parfaitement qu'il est, ni plus ni moins, membre honoraire de la Royale Académie des Beaux-Arts de Stockholm. Lui, qui a des tableaux disséminés dans les salles à manger européennes les plus luxueuses, n'échappe pas aujourd'hui, ici, dans son petit salon confortable, à la maudite sciatique qui lui a gâché l'après-midi. L'astrologie associe ce mal à tous les sagittaires, et Antoni Tàpies est né le 13 décembre 1923. Il n'est d'arme plus dangereuse qu'un pinceau servant de flèche.

– *Il y a quelques jours, ce fut le drame, car j'ai eu une espèce d'accident. Ça va très mal depuis le mois d'août ; j'ai eu une angine de poitrine : trop d'effort... en soulevant un tableau.*

– La peinture va vous tuer.
– *Oui, parce que je fais des sottises.*

– Votre condition de "catalan universel" vous gêne, ou bien vous l'avez assumée ?

– *On ne s'en rend pas compte soi-même.*

Les artistes connus sont comme des maris trompés : ils sont les derniers à le savoir. Je sais seulement que, malgré ceux qui me le reprochent, représenter mon peuple est un honneur.

– Vous avez exposé partout : en France, en Allemagne, aux Etats-Unis... Vous avez dû détecter de curieuses nuances culturelles. Quel a été le public le plus reconnaissant à l'oeuvre de Tàpies ?

– *Ah ! Le grand problème des peintres, c'est que nous n'avons pas notre public devant, comme les chanteurs, et nous ne pouvons pas voir non plus comment il réagit. Les expositions, parfois, se font sans que vous le sachiez.*

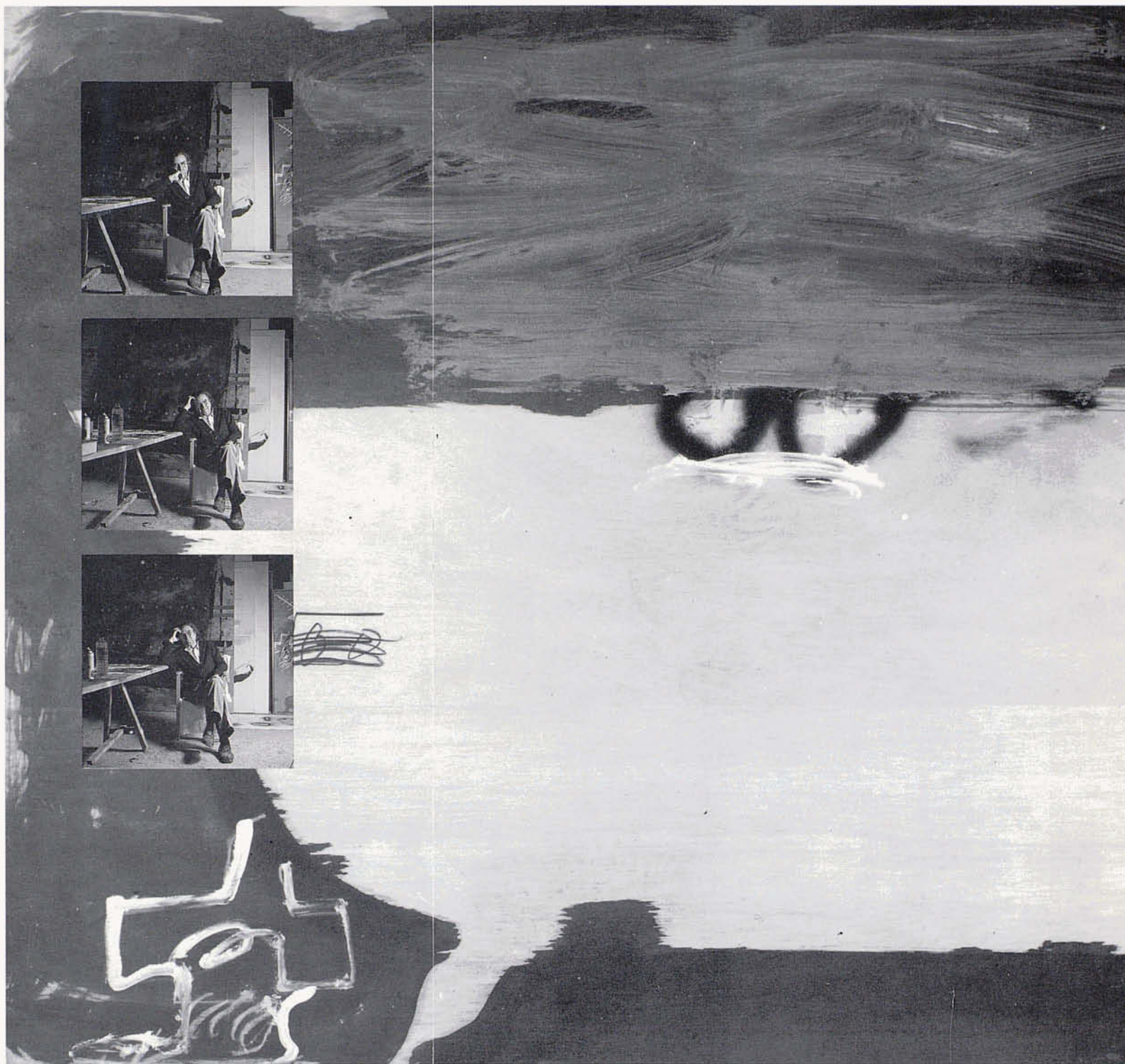
– Certains critiques s'obstinent à affirmer que vous êtes un peintre "universel", presque "cosmologique". Mais qui vous a le mieux compris ?

– *Parfois les gens les plus simples : l'électricien, le menuisier, ceux qui accrochent les tableaux dans les expositions. Une fois aussi, un homme a eu un infarctus devant un de mes tableaux.*

– Il avait été impressionné à ce point ?

– *Non, non. Ce fut un hasard. Mais tandis qu'on allait chercher l'ambulance, il est resté par terre, sans détourner le regard de mes tableaux, et il m'a expliqué ensuite qu'il y avait trouvé un "grand soulagement spirituel". Incroyable, n'est-ce pas ?*





Cela s'est passé au Musée de Cuenca. En plus, c'était un tableau très simple, fait de trois planches en carton et de petits graphismes. Enfin bref, c'est une surface grise qu'il regardait.

– Quand quelqu'un émet un jugement de valeur devant l'un de vos tableaux, vous essayez de le corriger, ou bien vous vous réécritez dans ces interprétations libres et peut-être erronées ?

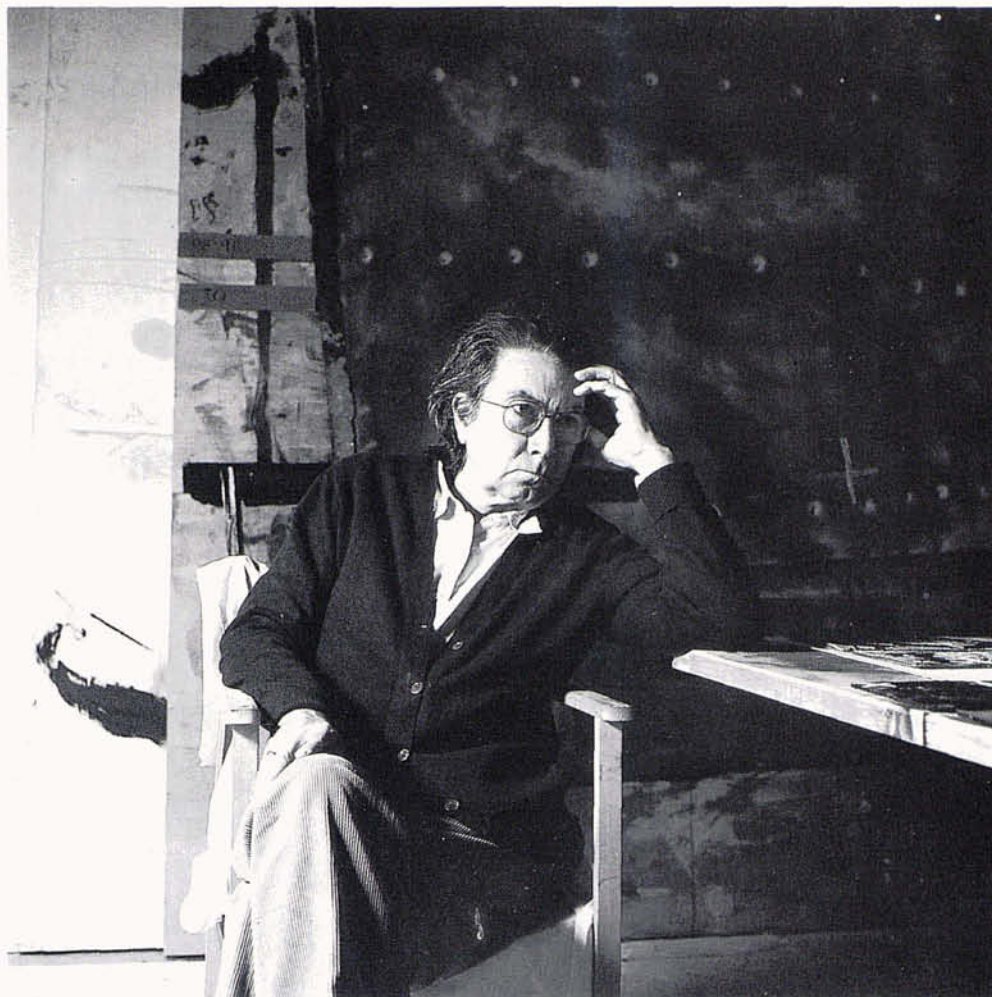
– Si ce sont des gens du métier, je les laisse discuter. Il y a vraiment des gens

très distraits, pas vrai ? Et ils découvrent des chemins qui n'ont rien à voir avec la réalité. Ils s'obstinent, et font ce que disait le poète Joan Brossa : "essayer de manger la soupe avec une fourchette", car ils ont des idées préconçues sur l'esthétique. Et finalement, il n'y a pas moyen de les faire s'en passer.

– Mais imaginons une scène : en ce moment, vous avez quatre expositions à Barcelone (jusqu'ici, tout est réel) ; un individu les visite et en sort vraiment saturé, épuisé,

disant le fameux "je n'y comprends rien". Que préférez-vous ? Qu'il vous oublie définitivement et ignore votre peinture jusqu'à la fin des siècles, ou qu'il essaye de la comprendre à toute force ? Et dans ce cas, comment s'y prendre ?

– Ah ! Combien de fois nous sommes-nous lamentés à ce propos ! De ce manque d'éducation de la sensibilité que nous devons promouvoir dès maintenant, et non pas à travers le Ministère de la Culture, mais celui de l'Enseignement. De la même manière que dans les autres pays, on en-



seigne aux enfants le solfège et le piano ; ici, nous sommes encore très en retard.

– A ce point ?

– En fait, je vous ai un peu trompée, vous savez, car je vous ai dit que je ne corrigais pas ceux qui se trompaient et se renfermaient devant une peinture non-figurative. Quelquefois, quand je vois que quelqu'un a vraiment ce problème, je l'oriente un peu, je lui dis toujours qu'il doit changer d'esthétique, que dans le monde il n'existe pas seulement une es-

thétique occidentale, mais qu'il y en a d'autres... par exemple en Inde.

– Vous êtes toujours un passionné de l'orientalisme ?

– Ce qu'il y a de plus important dans la culture, à l'heure actuelle, c'est de se rendre compte de ce que la culture européenne n'est plus le centre du monde.

– Et tout ce que votre peinture a assimilé de l'orientalisme, vous l'avez intégré dans votre vie privée ?

– Ce n'est guère facile, car il y a des choses que l'on ne peut pas adapter. Tenez, précisément hier, quand j'ai eu ma crise de lumbago, j'ai réalisé que ceux qui dessinent des meubles le font souvent d'après le style japonais : tables basses, meubles bas. Mais bien sûr, ce sont des gens habitués à se traîner par terre, et moi, pour m'en rendre compte, j'ai dû attendre qu'une crise douloureuse me terrasse, pour savoir à quel point il était pénible de se baisser pour ramasser un peigne ou une montre. J'étais soudain un géant incapable d'atteindre le bas, et je regrettais les petites tables de nuit de chez mes grands-parents, et ces lits où il fallait monter avec un petit escalier, et moi j'étais alors un petit garçon.

– Quand vous étiez petit, vous ne dessiniez déjà pas comme les autres. Il paraît que vous étiez pire... et, précisément pour cela, génial. Vous n'avez pas voulu mettre

ce manque d'habileté sur le compte de l'originalité.

– Je voyais bien que je n'avais pas de talent pour le dessin traditionnel. Je m'efforçais quand même, et je suis arrivé à faire des portraits qui, modestie mise à part, semblaient peints par Ingres. Ils n'ont peut-être servi qu'à cela, mais ils m'ont donné plus d'adresse et de précision.

– Lire des traités de philosophie, comme vous le faites souvent, cela vous a-t-il aidé à comprendre l'humanité, ou au contraire faut-il laisser l'humanité tranquille avec ses contradictions ?

– Cela m'a donné des points de référence, comme la musique. La musique a beaucoup de pouvoir sur moi, beaucoup. La dernière chose que j'ai écoutée hier a été une version très peu connue de la "Passion" de Haendel.

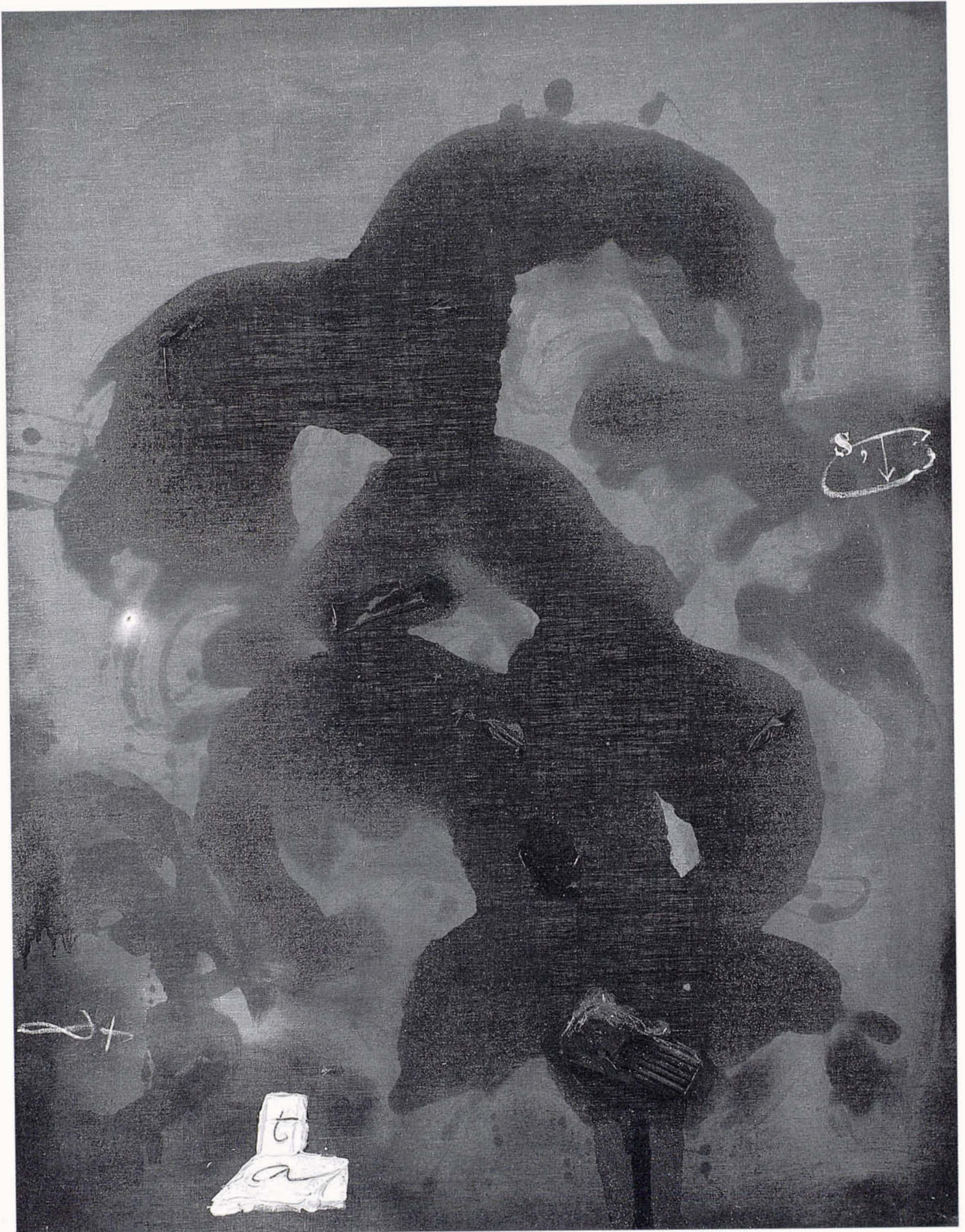
– Y a-t-il des choses "sacrées" dans la vie d'Antoni Tàpies ?

– Seulement une : la continuelle manie de dire : "maintenant, maintenant... maintenant je vais mettre dans le mille".

– Ah ! Vous pensez que vous n'avez pas encore mis dans le mille ?

– Non, non. Je pense que je viens de commencer, et que je vais bientôt y arriver.

– Est-ce qu'on a su vous imiter ? Est-il facile de falsifier un Tàpies ?



– Il y a deux types d'imitateurs : ceux qui le font mal car ils n'ont pas de scrupules ; humainement, ils ne sont pas à la hauteur. Les autres, plus que des imitateurs, sont des disciples qui ont suivi une Ecole issue de mon oeuvre. Mais parmi ceux-ci, il y en a beaucoup qui sont de bonne foi, et qui me disent même d'emblée qu'ils m'imitent.

– Comment supporte-t-on le fait d'être considéré comme "Maître" ?

– Difficilement, quand un monsieur de Corée vous écrit en commençant ses lettres par "cher maître", ou qu'un peintre chinois découvre la peinture de son pays à travers la mienne. Les orientaux, parfois, méprisent leurs propres traditions et veulent ressembler à l'Occident. Et maintenant, il se trouve que, grâce à ma peinture, quelqu'un découvre la Chine.

– Avec la perspective des années, vous doutez de plus en plus ou de moins en moins ?

– Il y a des moments où je descends en vitesse à l'atelier, et en un rien de temps, je termine un tableau. Mais, par exemple, quand j'ai fait le monument à Picasso, je me suis beaucoup inquiété, car je ne suis pas un sculpteur très entraîné. De même maintenant, je me tracasse pour une sculpture que nous voulons faire pour l'édifice Muntaner et Simón.

– Le sort de votre oeuvre après votre mort vous préoccupe ?

– Oui, beaucoup. C'est pour cela que nous avons créé la Fondation Tàpies. Ce sera très coûteux, peut-être devrions-nous attendre deux ans et demi.

– "Pour tout travail en profondeur, il faut être un solitaire" : cette phrase vous dit-elle quelque chose ?

– Oui, elle est de moi, et je le pense toujours. L'artiste est un solitaire, dans le fond et dans la forme. Dans le fond, car il doit se concentrer, faire une introspection, parvenir au carrefour, ce "X" que j'introduis si souvent dans mes tableaux, ces croix où l'on confond ce que l'on regarde de la réalité avec la réalité elle-même. La croix est une coordonnée où l'observateur et la chose observée s'ignorent complètement.

– Et cela ne conduit pas à l'égoïsme ?

– Absolument pas. C'est une lutte pour découvrir la vraie réalité, pour découvrir l'univers. Ce n'est pas un caprice. De toutes manières, charité bien ordonnée commence par soi-même, et l'éthique aussi.

– Cela doit être bien douloureux de se considérer comme "peintre de gauche", alors qu'il y a des gens qui affirment qu'il n'y a pas de gauche authentique ?

– Je me considère comme peintre du progrès, et j'imagine que c'est cela être de gauche. Maintenant, j'ai découvert que la culture peut être de droite ou de gauche, mais pas d'un parti de gauche ou d'un parti de droite, car, par malheur, il arrive que la droite puisse être plus osée alors que – nous le savons bien – les partis de gauche tendent à l'art populiste, démagogique, de critique sociale.

– Y a-t-il des peintres de droite que vous admirez ?

– Non, culturellement parlant, il me semble qu'ils sont nuisibles à l'humanité.

– Un fléau ?

– J'en arrive à penser que ceux qui souhaitent implanter de nouveau le classicisme sont porteurs d'une maladie et qu'ils sont en train de la contagier. Le clair-obscur, la perspective, les choses qui se meuvent en une espèce de diorama, les figures comme des marionnettes, actionnées par des fils d'outre-tombe, dirigées par un être supérieur : ça, c'est une guerre contre la réalité.

– Les phobies et les fascinations, dans le monde de la peinture, font-elles partie intégrante du jeu culturel, comme la fraude monétaire ?

– Je commence déjà à m'appliquer le "je vis loin des choses de ce monde" ; depuis quelques années, je regarde les taureaux depuis la barrière.

– Au-delà du bien et du mal ?

– C'est là que j'essaie de vivre.

– Mais il est évident que vous ne mettriez jamais les tableaux de certains peintres dans cette salle à manger.

– Parce que j'essaie de ne m'entourer que de ce qui se rapproche spirituellement de moi. Ma dernière acquisition, ce sont des peintures tantriques, qui sont encore à l'étranger : je ne les ai pas encore reçues. Et avec les peintres de l'Occident, j'essaie de faire des échanges. Vous voyez, à gauche, ce Picasso ? C'est là le grand avantage du peintre, c'est qu'il peut échanger des tableaux.

– Et sa grande préoccupation ?

– Commencer à voir la limite de sa vie humaine. Je viens d'avoir la preuve que ma santé pouvait faillir à n'importe quel moment, et c'est de là que surgit la Fondation : un essai de mise en pratique de mes idéaux, pour le moment où je n'aurai plus le temps de le faire moi-même. Là resteront mes amis, ceux qui savent, quand je mourrai. Enfin, nous ne pourrions pas l'ouvrir d'ici trois ans, et peut-être qu'alors le panorama aura changé.

– Il y aura toujours quelque valeur essentielle que le temps n'aura pas réussi à modifier.

– L'amour de la connaissance. C'est la plus belle chose de l'univers. L'humanité ne pourrait pas avancer sans la curiosité..

